

Noir et blanc

Je suis assis sur ce siège, devant ces milliers de gens, devant ces touches. Noir et blanc. Les battements de mon cœur emplissent à eux seuls toute la pièce et couvrent la rumeur ambiante. Je sens mes veines battre et secouer mon corps, c'est mon moment. Ce n'est pourtant pas la place qu'on m'aurait donné, même un an auparavant. Pourtant aujourd'hui j'ai trouvé le moyen de tout dévoiler, de tout exprimer, de tout communiquer. Je presse lentement la touche, mes poils se hérissent à ce contact doux et léger. Je ferme les yeux. Je me laisse envahir par cette émotion débordante et cette vie. Mes doigts s'activent, de plus en plus rapidement. Je suis maintenant seul, seul le son chantant de ces notes vibrantes me touchent et raisonnent à l'intérieur de mon corps. Je joue. Je reproduis aujourd'hui même cette mélodie qui a changé ma vie, mélodie même qui a décidé de mon destin. J'étais pourtant en train de faire l'opposé de ce à quoi la terre entière s'attendait.

Sept ans. J'habite un petit village perdu au fin fond de la Bretagne. Je vais à l'école en chantant, gai comme un pinson. J'entre par la grande grille en fer gris et retrouve mes amis. Jour comme les autres, comme tous les autres. On commence une partie, la balle passe et virevolte entre nous, en attendant la cloche. Nous apprécions tous ce moment avant la matinée remplie de lecture et de calcul qui s'annonce.

« C'est l'heure ! » crie avec force pour se faire entendre celle que tout le monde appelle Céline.

Les attaquants et défenseurs se mettent maintenant en rang pour devenir de simples élèves. Nous rentrons en silence dans cette salle par le grand escalier de bois. Une marche. Deux marches. Trois marches. La salle se rapproche de plus en plus mais mon esprit s'en éloigne. Pourtant nous rentrons tous et nous asseyons à nos places

habituelles. Aucun absent aujourd'hui, tout le monde sera donc là pour assister à ça. Les lignes sont devant moi, mon crayon attend, posé là. Je finis par réussir à écouter ces mots dépourvus de sens et de rythme déroulés comme du papier dans notre direction. Les premiers mots apparaissent sur les lignes bleues et rouges.

« Attention il ne faut pas dépasser ! »

Les longues minutes passent lentement, une par une, mais enfin arrive le moment : le bruit assourdissant de la cloche. Tout le monde se précipite et se bouscule, nous sortons ensemble sous le ciel limpide de ce midi ordinaire. Nous faisons de nouveau la queue, deux par deux. Tout se passe comme tous les autres jours, les mêmes gestes, les mêmes voix, les mêmes sons. Je mange ce qu'on me propose sans me douter de rien, je ris même aux blagues de mes voisins de table. Le repas ne dure pas car nous désirons tous jouer aux cartes avant de reprendre la leçon quotidienne. Réunis autour de cette table de bois, les rires retentissent et envahissent même presque la salle.

« Il est temps de vous lever, nous partons ! » retentit une voix que je ne connais pas.

Je lève la tête et en effet je ne connais pas la jeune fille qui nous parle, sûrement une nouvelle. Elle prend ma main avec un peu de force et m'entraîne au-devant. Le cortège se dirige une fois de plus vers l'école.

Les marches de bois. Une marche. Deux marches. Trois marches. Le même refrain emplit la pièce pendant les dernières heures de ma journée, je suis maintenant attentivement les paroles énoncées par ma professeur quand quelqu'un entre dans la salle brusquement. La dame habillée de rouge se précipite vers Céline et l'entraîne au-dehors. Tous mes camarades paraissent maintenant animés, presque excités par cet événement peu habituel. Céline rentre, son visage est changé. Elle s'approche, mais au lieu de retourner à son bureau elle vient vers moi.

« Suis-moi » me dit-elle tout bas.

Toute la classe me regarde avec étonnement et même avec peut être une pointe de jalousie, en effet je possède à cet instant le privilège d'être emmené personnellement par celle qui nous inculque ce savoir tous les jours. Je me lève, laisse mes affaires seules sur la table et pousse la porte pour descendre de nouveau ces marches.

Je suis entraîné par ces deux femmes dans un bureau que je ne connais pas, à l'entrée de l'école. Je m'assois sur un siège bleu, il gratte et je suis mal assis. La dame en rouge me regarde gravement :

« Je suis désolé Pierre... »

Mais elle peine à continuer sa phrase. Les mots se heurtent à mon corps mais ne le pénètrent pas, je me demande seulement comment cette dame connaît mon prénom.

« Nous avons quelque chose à t'annoncer. Il est arrivé quelque chose à ton père. »

Je reste assis, sans bouger, sur cette chaise inconfortable.

« Une voiture l'a percuté quand il rentrait de son travail. Nous avons appelé ta mère cependant elle ne sera pas là avant ce soir ou demain matin. »

Mon corps reste ainsi devant ce haut rouge qui paraît très doux, mais aucun son n'est émis par mon propre corps, aucune pensée ne traverse mon esprit. Vide.

« Je suis vraiment désolée... me dit-elle, les yeux brillants comme ses lèvres, rouges elles aussi. Tu peux rester ici tant que tu le veux, je vais rester avec toi. Jeanne - il me semble que c'est ta baby-sitter ? - va passer te chercher et va t'emmener dire au revoir à ton père. »

Je suis là, assis, les lèvres rouges bougent, dansent. Mes mains se crispent peu à peu sur le fer noir des deux côtés de la chaise mais je ne

peux faire aucun mouvement. Le regard triste se pose sur moi, attend peut-être une réaction, mais je reste figé. Les grands yeux apitoyés fuient donc et se portent vers des feuilles posées sur le bureau de chêne. Les doigts fins et longs pincent les feuilles et les ramènent à elle. Je reste là.

Des secondes, des minutes, peut être des heures passent. Après un laps de temps que je ne pourrais jamais définir, la fille qui jusque-là rappelait dans mon esprit le chocolat offert devant un dessin animé arrive et me prend par la main. Je monte dans sa voiture, je m'assois à l'arrière. Une odeur froide et désagréable envahit l'habitacle et aucune parole n'est échangée. Je regarde par la fenêtre et vois les rues, les arbres, les passants défiler sous mes yeux sans expression. Aucune pensée précise n'arrive à s'accrocher à mon esprit depuis la dame en rouge, mais cela ne me dérange pas. Je me sens extérieur au monde et je voudrais que jamais les roues n'arrêtent de rouler.

Après un dédale de rues, de feux, de croisements la voiture s'arrête devant un grand bâtiment. Il se dresse dans le ciel et des centaines de fenêtres s'y accrochent. J'ai peur. Jeanne m'ouvre doucement la porte et me prend par la main, elle ne me parle pas. Mes pieds se posent à tour de rôle sur le sol que je fixe, noir, dur et couvert de chewing-gums. La main chaude me guide jusqu'à l'entrée du bâtiment austère puis à travers les halls et les couloirs. La porte s'ouvre, et je vois ces tubes, ces machines, ce blanc, et je peine à reconnaître un corps que j'ai pourtant vu tous les jours depuis ma naissance. Je m'approche doucement et Jeanne reste dos à la porte.

Ses yeux sont fermés, sa bouche aussi, il semble presque dormir. Cependant les objets qui l'entourent semblent agresser ce paisible repos et me laissent seulement voir une infime partie de son visage. La peau de son visage est d'un blanc presque pur et paraît reposé. Mes yeux parcourent ensuite le reste de son corps, des tâches encore rouges parsèment ses bras, ses jambes et dénotent sur la blouse blanche aux

petits carreaux bleus. Ce physique encore étranger à moi ne fait paraître aucune émotion sur mon visage, et je reste ainsi debout sans aucun mouvement quelques minutes. Une main se pose sur mon épaule, je me retourne et dévisage l'homme posté derrière moi depuis quelques minutes déjà : il a les cheveux noirs, une longue blouse blanche et un air attristé.

« Je suis désolé. »

La même phrase s'adresse de nouveau à moi. Les mots s'échappent de sa bouche en virevoltant, s'entrechoquent puis glissent.

« Coma », « grave accident », « blessures trop graves ».

Il ne comprend pas non plus que ma mère ne soit pas à mes côtés. Ma mère, elle est absente depuis 4 ans.

« Maman n'est pas là, elle est partie » dis-je à cet homme très grand comme je le dis depuis des années à toutes ces personnes qui ont ce même air étonné, l'air de ne pas comprendre.

L'air attristé s'amplifie tout à coup. L'homme m'explique ce qui va maintenant se passer, et me demande d'un air triste si je veux attendre ma mère.

« Non. »

Je ne comprends pas tous les mots mais je comprends peu à peu ce qu'on me demande de faire. Je suis maintenant seul dans la salle aseptisée, je regarde ce visage et ces traits auparavant animés. Aucune émotion ne semble s'agripper à mon âme et tout glisse, glisse. Je regarde, mais je ne ressens rien. Le vide.

Après plusieurs heures, on vient me chercher. Je pose mes lèvres sur la peau froide de mon père. Je le regarde à nouveau. Puis on sort de la salle. Je sens alors dans ce couloir comme une vague arriver et monter peu à peu dans tout mon corps, puis arriver à mes yeux et les

submerger. Les gouttes transparentes et tièdes parcourent mon visage, semblent vouloir l'imprégner tout entier. De plus en plus nombreuses, elles m'envahissent et deviennent incontrôlables. Je suis submergé, noyé. Tout autour de moi paraît dérisoire et je ne peux plus rien voir d'autre que ce visage blanc et froid qui demeure maintenant la seule image dans mon esprit. Mon corps est voué aux plus horribles secousses, je n'ai plus le contrôle de mon corps. Ma poitrine se cabre, se lève puis se rétracte. Je ne peux plus arrêter ces secousses et ces larmes qui coulent et parcourent mon visage. La main de Jeanne me frotte le dos, je ne m'en étais pas aperçu. Elle prend doucement ma main, on se lève. On retourne ensemble à la voiture. Le moteur tourne, les roues s'actionnent. Je fixe de nouveau le paysage mais rien ne s'accroche à ma vue. Les larmes se sont arrêtées cependant une profonde douleur me serre la poitrine. La porte bleue de la maison s'ouvre, nous rentrons.

Ma mère est venue deux jours plus tard me prendre et m'a emmené avec elle. Je vis maintenant à Montclus. Je redécouvre cette figure maternelle. Nouvelle maison, nouvelle école, nouveaux amis. Je m'évade encore parfois, je cours et suis les oiseaux volant au-dessus de la forêt. L'air pur m'envahit, je respire et mes jambes avancent de plus en plus vite. Mes pensées vagabondent et se choquent bruyamment mais je me sens bien. Oui je me sens bien ici, en sécurité. C'est comme si je retournais auprès de papa. Ces moments sont rares car maman vient toujours me chercher, elle sait où je m'enfuis maintenant. Du reste je suis toujours un bon élève, maman m'aime bien je crois. J'ai quelques amis ici mais personne à qui je parle de ce qui est arrivé. Alors j'étudie, je lis, j'apprends.

J'ai aujourd'hui commencé des études de médecine. Cela contente tout le monde. Je crois que c'est ce que ma mère voulait. Je suis plutôt doué et j'avance vite, je pourrai bientôt entrer comme interne dans un hôpital. Cependant les études de cas, les appendices, les rates défilent

et ne suscitent aucun engouement chez moi. Au contraire, elles me rappellent souvent papa et son visage sans expression.

Un jour de décembre je reviens de la fac et un ami me propose de passer chez lui. J'entre dans sa maison, nous nous asseyons. Sa maison paraît très moderne et des beaux tableaux ornent la tapisserie vert pomme. Un piano est disposé contre le mur. Mon ami me propose de jouer un morceau après avoir vu mon regard s'arrêter sur l'instrument, j'accepte. Les premières notes s'échappent et éclaboussent l'atmosphère d'une beauté assourdissante, je demeure transporté par tant de beauté et de délicatesse, il faut dire que mon ami joue bien. Je me laisse envahir par cette harmonie jusqu'à la dernière vibration de la toute dernière note. Encore ébahi par la beauté du morceau je reste assis quelques minutes à regarder l'instrument pendant que mon ami se remet à parler. En rentrant chez moi je n'ai plus qu'une idée : apprendre. Dès le lendemain je retourne chez mon ami et lui fais part de mon intention. Il commence donc à m'enseigner. Pendant 5 ans j'ai appris sans relâche jusqu'à pouvoir exprimer moi-même cette passion dévorante.

« Ici le do, le ré... » puis « Là tu as un accord parfait », ce jargon – mot bien vulgaire pour désigner tant de beauté – est devenu mien.

Tous les soirs de la semaine ma seule attente était de retrouver ces notes et ces touches.

J'ai enfin pu avoir mon propre instrument à la fac, je me le suis payé grâce à ma propre paye. J'avais trouvé une entreprise qui m'employait pour donner des cours du soir en médecine. Je découvre alors quel bonheur c'est de pouvoir jouer sans contraintes, sans limites, de pouvoir s'exprimer, tout dévoiler. Mes doigts courent le clavier de droite à gauche pendant des heures et des heures.

Aujourd'hui je suis là, assis sur ce siège. Je presse cette touche blanche et tout commence ainsi. La mélodie explose et parcourt tout

mon être, mes sentiments sont jetés à travers les touches et ressortent, comme embellis à travers ce son majestueux. Le temps s'arrête. Je joue. Une larme parcourt ma joue droite pendant que le bout de mes doigts martèle les touches : moment crucial. La note la plus forte est lancée. Mes doigts redescendent et le son s'adoucit : decrescendo. La mélodie se calme et souffle lentement. L'émotion est à son comble, le dernier élan va avoir lieu. Les dernières notes sont lancées à travers la salle et gouttent sur le public, mes mains tressaillent. Toute dernière note. Je presse cette unique touche qui marque la fin de l'histoire que je viens de partager : l'histoire de mon père. Dame en rouge, carreaux bleus, blouse blanche. Mon index touche et presse lentement le mi. Fin. Essoufflé, je reprends conscience et regarde ce clavier et ces touches. Je viens d'exprimer ce qui était resté en moi depuis tant d'années, je pense à mon père, cet homme qui a empli ma vie de tant de bonheur et à qui je n'ai pas pu dire adieu. Je pleure. Le public est debout et frappe ses mains l'une contre l'autre, mais à ce moment-là cela n'a plus de réel sens pour moi. Je viens tout juste de partager et d'exprimer mes plus forts sentiments grâce à ces touches. Ce noir et ce blanc ont exprimé de la couleur et de la vie. Ils ont communiqué ce soir ma personnalité et le fond de mon âme. Ils ont communiqué ma vie, ma vie en musique, ma vie en couleur.